

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 35

Artikel: La voix chez la femme
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197715>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quand il se remit en marche :
— Quel beau pays que le vôtre, dit l'étrangère qui cherchait un sujet de conversation.

— Vous trouvez, madame ?
— Je ne me lasse pas de le visiter; je viens de Gérardmer dont j'ai exploré tous les environs; le lac m'a laissé un souvenir ineffaçable; c'est un des plus pittoresques que je connaisse.

J'ai beaucoup voyagé; je suis Américaine.
— Je suis enchanté que nos montagnes vous plaisent, dit le paysan, flatté; d'ailleurs, vous n'êtes pas la seule; tous les ans, le nombre des touristes qui viennent visiter le pays augmente.

— Depuis quelques jours, je suis à Plombières, reprit la jeune femme, je suis ravie du paysage; dès le matin, je pars en excursions, je rayonne dans tous les sens; hier, j'ai visité Remiremont; aujourd'hui, je vais au Val-d'Ajol et je ne sais rien d'aussi joli que ce sentier qui serpente à travers les sapins, surplombant ce ravin dans lequel nous descendons, un ravin noir et sombre qui donne le frisson.

Vous êtes heureux d'habiter un aussi beau pays.
— Je ne voudrais pas le quitter, quoique le climat soit rude et l'hiver un peu long; nous sommes dans la neige pendant huit mois de l'année, mais nous y sommes habitués.

— La neige a sa poésie; elle donne un aspect grandiose à la montagne.

— Par un beau soleil, dit le paysan, il n'y a rien de plus gai que la neige; elle scintille comme du diamant.

Le veau se mit à beugler de plus belle.
— Qu'est-ce qu'il a pour gémir de cette façon ? demanda l'étrangère.

— Il a qu'il vient de quitter sa mère.
— C'est l'amour filial qui fait couler ses larmes; cela part d'un bon sentiment.

— Les bêtes ont un cœur, observa le paysan.
— J'ai un chien que j'adore, reprit la jeune femme.

En devisant ainsi, ils arrivèrent au fond du ravin; soudain le paysage changea et s'assombrit; les arbres, touffus, serrés, laissaient à peine pénétrer le jour, un silence de mort régnait autour d'eux.

La tristesse les envahissait.
— Cela est lugubre, dit-elle.
— C'est le *Trou de l'enfer*, dit le paysan.
— Il est bien nommé; on ne se sent pas en sûreté ici.

— A cette saison, il n'y a rien à craindre; mais, en hiver, il y a les loups.

— Vous me faites frissonner.
— Rassurez-vous.
— J'ai peur, reprit la jeune femme.
— Peur de quoi ?

— Est-ce que je sais! de vous; nous sommes seuls.

Le paysan se mit à rire.
— Si vous aviez si peur que cela de moi, vous ne me suivriez pas depuis une heure.

— Alors nous n'étions pas dans ce ravin; on entendait encore des voix humaines, on apercevait le soleil à travers les feuilles; ici, plus rien; je ne suis pas rassurée.

— Ne craignez rien, il n'y a que d'honnêtes gens dans la montagne.

— Pardonnez-moi de vous faire part de mes craintes qui sans doute sont ridicules, mais une femme seule est excusable.

— Vous ne courez aucun risque.
— Vous êtes jeune, moi aussi, et s'il vous prenait fantaisie...

— De quoi faire ?
— De me faire une déclaration, par exemple.
— Que nenni! C'est bon pour les godelureaux.
— Vous pourriez avoir envie de m'embrasser.
— Ah! ah! dit le paysan, riant aux éclats, comment pourrai-je faire, embarrassé comme je le suis ?

Je porte une chaudière qui pèse plus de cinquante kilos; je tiens un bâton, deux poulets qui s'échapperaient aussitôt si je les lâchais, et mon veau, donc, que je mène en laisse; si je m'avisais de lui laisser sa liberté, ne fût-ce qu'une minute, il s'enfuirait dans les bois et je ne pourrais jamais le retrouver.
Vous me la baillez belle.

Vous voulez vous gausser de moi, ma belle dame.
— En aucune façon, dit la jeune femme; je le répète, si vous conceviez le moindre projet à mon endroit, il vous serait très facile d'y donner suite.

— Je voudrais bien savoir comment ? dit le paysan que les craintes simulées ou non de l'étrangère amusaient.

— Rien ne vous serait plus facile que de vous débarrasser des objets qui vous gênent.

Le paysan la regarda malicieusement.
— Comment donc que je ferais ?
— C'est une supposition que je fais.
— Bien entendu.

— Si vous enfoncez dans la terre votre canne ferrée et que vous y attachiez votre veau.

— J'aurais encore les poulets et ma chaudière.
— Si vous renversiez votre chaudière sur le chemin en plaçant vos poulets dessous, vous auriez les mains libres et vous pourriez m'embrasser, malgré ma résistance.

Le paysan s'arrêta.
— Mon père, dit-il, m'a toujours dit que toutes les femmes étaient rouées et que la plus innocente en remonterait pour la malice à l'homme le plus rusé; je vois qu'il avait raison.

Le paysan planta sa canne ferrée dans le sentier, il y attacha son veau; il posa sa chaudière à terre et la renversa sur les deux poulets.

— Permettez-moi de vous complimenter pour votre artifice, dit-il, et, prenant la jeune femme dans ses bras, il lui ravit deux bons baisers.

Sans rien dire, il reprit sa chaudière, ses poulets, son bâton et son veau et il disparut dans les bois.

EUGÈNE FOURRIER.

Un souvenir du Sunderbund.

Un de nos abonnés nous communique la lettre suivante écrite par un Vaudois, absent du canton, à son capitaine, M. Dubois, à Lausanne. Nous reproduisons textuellement cette pièce écrite à la veille du Sunderbund; malgré ses nombreuses fautes d'orthographe et sa simplicité, elle ne nous donne pas moins la preuve du dévouement et du patriotisme d'un bon citoyen.

Chaux de fonds, le 24

Monsieur et cher capitaine

Je prends la liberté de vous envoyé la présente pour vous prévenir que quoique abitans la Chaux de fonds depuis le mois d'avril, mont cœur n'en est pas moins resté au Canton de Vaud. L'honneur, tout comme les sentimens de mon devoir dans les moment critique et d'angereux ou nous nous trouvons mobilge mon cher capitaine à vous prévenir que j'e suit complètement avos ordre et à ceux du payi aussi tot que vous le voudré vous gignorer peut être pas que j'ai déjà quité étans à Lausanne 4 fois ma famille et mon établissement pour la patrie j'ai passe le côle 7 semaine j'ai été au camp de Bière avec vous j'ai aussi fait une campagne en 38 et passé impection fédérale et si vous mappeller sa çera la cintième fois, quoique ma présence ici soit absolument indispensable vut que j'e suis venu former une établissemen qui commence abien cheminer et que ce sera peut'être la ruine de cet établissemens si j'e suit dans lobligation de le laisser entre des mains étrangère et inabile cette égal j'e sacrifie tout a ce que j'e crois etre mon devoir et de l'honneur.

Veüllé mécrire dès que ma présence sera nécessaire et j'e part de suite vous tacherier de me faire avoir un fusil et des munitions en partans car quoique votre Frater, j'e ne connais pas de soldat sans arme en tans de guerre dans tous les payi on leur en donne mon beau frère H... qui est tous comme mois frater de la compagnie sera aussi tenu aussi bien que moi apartir (si nous partons) si il ne partait pas j'e me refuserai apartir aussi il y a assé de besogne pour deux sur tous en temps de guerre en attendans chère capitaine une ordre de votre part j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect votre serviteur.

perruquier coiffeur

La lettre ci-dessus est ainsi adressée:

Monsieur

Monsieur Dubois capitaine de la compagnie des voltigeur de réserve descente douchy à Lausanne.

Le timbre de la poste porte la date du 24 août 1847. Pas de timbre-poste, nous n'en avions pas encore, mais un grand chiffre(6) six creutzer.

Maquillage des chevaux.

Le maquillage des chevaux est une déloyale industrie malheureusement pratiquée, à ce qu'il paraît, avec les ressources d'un art machiavélique.

On a cité l'exemple amusant d'un cheval blanc teint en noir et revendu au cavalier qui l'avait vendu. Une bonne pluie le fit déteindre et l'infortuné cavalier, après avoir pensé un instant qu'il avait la gloire de chevaucher un zèbre, dut se contenter de reconnaître que les maquignons lui avaient fait racheter la pauvre rosse dont il avait essayé de se défaire. En tout état de cause, le maquillage est la première opération que le maquignon fait subir au cheval qu'il vient d'acheter. Les crins de la crinière et de la queue sont égalisés, éclaircis par l'épilation, assouplis par les peignages prolongés, de façon à leur donner l'aspect fin et soyeux des crins des chevaux de race. Toute la surface du corps est passée à la tondeuse, mais le poil est laissé plus long là où il a des défauts à cacher, par exemple sur les plis trop apparents des muscles, sur ce qu'on appelle les « raies de misère. »

Le sabot est taillé, aminci dans la mesure du possible, afin de lui donner la légèreté du cheval élégant. Cette première toilette a déjà une influence considérable sur la bonne apparence du nouveau cheval.

La nourriture qu'il reçoit est appropriée à l'état d'embonpoint auquel il doit atteindre.

C'est un véritable engraissement artificiel obtenu au moyen de pâtes tièdes de son et de farine. On joint l'usage de préparations arsénicales, qui, comme on le sait, donne au cheval des formes arrondies, une sorte de bouffissure, produisant l'illusion d'une musculature puissante. Les fraudes relatives à l'âge des chevaux mis en vente sont des plus fréquentes. On sait que les chevaux atteignent leur valeur maxima vers cinq ou six ans; il en résulte que les maquignons s'efforcent de vieillir l'aspect des jeunes chevaux et de rajeunir celui des vieux. C'est à la denture qu'on reconnaît l'âge des chevaux. Or, le maquignon parviendra, par exemple, à vieillir des jeunes chevaux en arrachant leurs dents de lait, ce qui hâte l'apparition de leurs dents de renouvellement.

Vallorbes en 1728. — Nous lisons ce passage dans une notice biographique sur Albert de Haller :

« Ce savant, méditant un ouvrage complet sur la botanique, entreprend, en 1728, avec son ami, le chanoine Jean Gessner, de Zurich, un voyage dans le Jura et visite le Pays de Vaud, le Valais et les Alpes bernoises. Une excursion de ce genre était alors une véritable entreprise. Les deux amis purent facilement s'imaginer qu'ils étaient les premiers qui eussent pénétré dans ces vallées ignorées. En traversant le village de Vallorbes pour se rendre aux sources de l'Orbe, ils trouveraient une population si primitive qu'elle ignorerait encore l'usage des cuillers et des fourchettes.

La voix chez la femme. — Une grosse voix est, dit-on, le signe distinctif d'une femme commune; dans tous les cas, rien ne cause une impression aussi désagréable que d'entendre une voix enrouée ou criarde sortir des lèvres d'une jeune et jolie femme. Le contraste est si choquant; il y a une telle différence entre ce qu'on entend et ce qu'on attendait, qu'on est désenchanté sur l'heure. — Il semble que la femme, dont la voix est rude et criarde, ne puisse être douce et bienveillante. — Je dirai plus: on a peine à croire à sa bonne éducation, malgré son élégance et ses manières.

Certes, cette sévérité serait souverainement

injuste si elle n'était basée, d'une part, sur cette remarque, que la voix ne prend d'ordinaire trop d'extension que lorsqu'elle est portée par le développement de certaines passions, telles que la colère, l'envie, la dureté de caractère; et, d'autre part, qu'il est fort rare, lorsque c'est une simple infirmité de l'organe, que l'on ne puisse le modifier dans l'enfance par les soins d'une bonne éducation.

Voltaire et Piron. — Tous les deux pratiquaient largement l'épigramme, les répliques vives et mordantes. Cependant Piron avait incontestablement la supériorité sur son rival; c'était, dans ce genre de combat, l'athlète le plus fort qui ait jamais existé; il avait la répartie vraiment terrassante et prompte comme l'attaque.

Aussi bien, Voltaire, qui avait été maintes fois l'objet de ses traits satiriques, redoutait-il sa rencontre.

Un jour, Voltaire fut convié à un grand dîner, où il devait se trouver en compagnie de nombreuses célébrités littéraires et autres personnages de distinction. Mais quand il apprit que Piron serait au nombre des convives, il refusa formellement, sous un prétexte quelconque, l'invitation qui lui était faite.

L'amphitryon l'engagea alors vivement à lui éviter un pareil affront, l'assurant d'ailleurs qu'il prendrait ses mesures pour que Piron ne pût prononcer que quatre mots dans le cas où la conversation viendrait à s'engager entre eux.

Rassuré par cette promesse, Voltaire accepta enfin l'invitation. Il lui parut, en effet, qu'il n'était guère difficile de lutter avec un adversaire dont les réparties seraient ainsi limitées.

Au cours du dîner, Voltaire, qui se trouvait placé non loin de Piron, trouva certain mets si bon qu'il ne put s'empêcher de s'écrier: «C'est vraiment délicieux, exquis!... Si je m'écoutais, j'en mangerais autant que Samson tua de Philistins!»

— Avec la même mâchoire? ajouta vivement Piron.

Le trait était sanglant. Et cependant il n'avait dit que quatre mots.

Un professeur distrait.

Il y avait autrefois à l'Académie de Lausanne un vieux professeur de philosophie dont les excentricités et les distractions étaient devenues légendaires. Tout entier aux devoirs de sa tâche, absorbé par des études approfondies, les choses ordinaires de la vie lui étaient d'une indifférence absolue. A peine prenait-il le temps de manger, qu'il considérait comme du temps perdu. N'ayant aucun souci de sa toilette, il ne remplaçait un vêtement que lorsqu'il était usé jusqu'à la corde.

Un jour, il s'aperçut cependant que son pantalon était dans un état déplorable. Sa vieille servante le lui avait d'ailleurs souvent fait observer en lui disant:

«Mais le pantalon de monsieur ne peut plus aller, il est complètement taché, usé, et ne tient plus qu'à un fil. Il pourrait bien, un beau moment, faire un vilain affront à monsieur.»

Malgré cela le professeur de philosophie porta encore, pendant deux ou trois semaines, ce misérable vêtement. Vint enfin le jour où ses idées quelque peu redescendues sur la terre, au milieu des réalités de la vie, il entra chez un marchand d'habits et acheta un pantalon, le premier qu'on lui présentait, peu lui importait la couleur de l'étoffe et la coupe. C'était là son moindre souci.

Le lendemain matin, il mit son nouveau pantalon, laissa le vieux sur une chaise, et,

sans déjeuner — il ne prenait jamais de nourriture en se levant — il courut donner son cours.

Absente à ce moment-là, sa vieille servante Albertine rentra une demi-heure plus tard et alla faire la chambre du professeur. Elle ne tarda pas à remarquer le pantalon de son maître. A cette vue elle resta confondue, stupéfaite.

« Hé! mon père! s'écria-t-elle, quelle étourderie, quelle distraction!... Voilà notre vieux qui est parti sans son pantalon!... Ti possible!... Hélas! oui, il n'a que celui-là! »

Et ôtant vivement son tablier, elle prend le vêtement sous son bras, court à l'Académie, et, tout anxieuse, tout inquiète pour son pauvre maître, elle heurte timidement à la porte de l'auditoire de philosophie.

Le professeur se présente.

— Ah! monsieur en a mis un... à la bonne heure... J'ai cru que monsieur avait oublié son...

— Non, non, ma bonne Albertine... merci... Calmez-vous et rentrez seulement à la maison.

« Quelle excellente fille, se disait en lui-même le professeur en regagnant sa chaire, quel dévouement à son maître! »

Lè z'ovradzo à la maiti.

Quand on a cauquiès focherà dè vegnès qu'on pao pas fèrè sè-mimo et qu'on ne vao pas bailli lo travau à n'on vegnolan, po avai mein dè cousons, on lè fà fèrè à la maiti: lo vegnolan portè lo fèrè, fochèrè, rebillè, rablièrè, fà lè z'èfolliès et lè veneindzès; lo maitrè l'ai tint compto dè la maiti dâi pacés, dâo bumeint, dè la paille, àobin feinameint d'on tant, suivant lo convegnènt, et quand s'ein vint lè veneindzès, la maiti dè la recolta est por cé qu'a lè vegnès et l'atra restè ào vegnolan.

Et l'est la mima tsouza po bin dâi z'altro z'ovradzo: se vo z'ai on part dè noyi àobin dè tsatagni que cein vo z'eimbitè d'all sacaorè, vo lè fèdès assebin ramassà à la maiti et se lo gaillà que lè vo z'a grulà tràovè veingt lottà dè coquiès àobin dè tsatagnès, dâi vo z'ein apportà dix et lè dix z'altro sont por li.

Ao dzo dè hoai, y'a onco bin dâi pourro diabblio que n'ont pas trào pè l'hotò que sont onco tot conteints dè s'escormantsi dinse po avai oquiè et, dein dâi bounès z'annaiès, cliào z'ovradzo à la maiti sont pas onco tant dè mèpresè et cliào que travaillent font dâi iadzo onco dâi bounès dzornâ.

Ora, vouaiquei duès z'histories rappo à dâi z'ovrà à la maiti:

Lo père Niousset qu'a prâo bin ào sèlâo et papâi dein la garda-roba est pingre qu'on dianstre et dè bio savâi que ne tracè pas après lè pourro po lào bailli oquiè.

L'a on mouè dè tsamps et, l'an passâ, lè z'avâi quasu trè ti pliantâ à truffès po poi ein reveindrè et sè fèrè dè la mounia.

Quand don lè truffès furent màoèrès, lè z'a fe trèrè et ne sé pas coumeint s'ein s'est fe, mà sè z'ovrà aviont bo et bin àobliâ on tsamp qu'étâi on bocon liein et qu'étâi assebin pliantâ dè truffès.

Niousset, qu'est dza on bocon vilho, ne sè rassovegnai pas dè cé tsamp et n'ein su rein; mà tantia que lè truffès restâvont adè quie sein que nion ein aussè pi cousin. Et l'étâi portant lo momeint dè lè trèrè po pas lè paidrè.

On certain Pijolle, on pourro diabblio avouè 'na beinda d'einfants, qu'avâi vu cé tsamp, sè peinsâ d'all ein derè dou mots à Niousset.

— Se vo volliâi, onclio Niousset, lè vo trèrè à la maiti? se l'ai fe.

Adon lo vilho rance, qu'avâi atant cousin dè

sè truffès què dè se n'ardzeint, n'a-te pas zu lo front dè l'ai derè:

— Y'è on àdze d'épenès ào bet dè mon prâ dè Courtavau, vâo-tou lè mè trèrè à la maiti.

Lo père Grollon a derrâi sa grandze on gros ceresi, dè cliào petitès cerisès naires que sont tant bounès po fèrè lo riquiqui; mà coumeint cé abro est hiaut dè fonda et que n'est pas tant ézi po allâ su lè bessès, s'est décidâ à fèrè couilli clià fruita à la maiti po ein avâi cauquiès breintâ po fèrè dâo quirche, kâ Grollon àmè adè s'ein teni cauquiès botolhiès. L'est verè que cein est tant bon et cein fâ tant dè bin; quand, per hazâ, voutron dinâ vo rebouillè pè l'estoma, n'y a rein dè paret po fèrè passâ voutron mau què 'na bouna tassa dè café nai avouè 'na demi-cassa d'édhie dè cerises dedein.

Don, por ein reveni, Grollon bailla à couilli sè cerisès à la maiti.

— Te vindrè queri dèman la grant'êtsila qu'est peindia dezo lo couvai se dese à Tialot, cé que dévessâi ramassâ la fruita.

— D'accò! fe stusse.

Lo leindèman lo gaillâ va preindrè l'êtsila, ramassè la maiti dâo ceresi du la fonda tant qu'ao coutset, que l'ein eut bo et bin trài breintâ, pu, dévai la nè, s'ein revint portâ l'êtsila derrâi la grandze ein deseint à Grollon:

— Ora, y'è couilli ma maiti, vo porâi alla couilli la voutra quand cein vo fara plliès! Bouna nè! Grand maci!

Boutades.

Berlureau montre à Calino une lettre anonyme injurieuse qu'il vient de recevoir et lui demande ce qu'il doit faire.

— Ma foi, répond l'autre, vous êtes embarrassé pour bien peu de chose: à votre place, je répondrais sur le même ton... et je ne signerais pas non plus.

Fin de repas de table d'hôte.

Un gros monsieur qui, depuis une heure, n'a pas cessé de mastiquer, se penche délicatement à l'oreille de sa voisine:

— Pardon! madame, je suis un peu myope... je vous serais infiniment obligé de me dire si j'ai bien mangé de tout.

Berlureau donne son opinion sur le Métropolitain.

— Ce chemin de fer, voyez-vous, je n'y crois pas... Il ne se fera jamais. Si on adopte la voie souterraine, c'est une affaire enterrée! Si on se décide pour le parcours suspendu, ce sera toujours un projet en l'air.

A un concert du Casino de X...-sur-Mer.

Un monsieur et une dame, qui chantent outrageusement du nez, dévident un interminable duo.

— Voilà, murmure un auditeur, ce qu'on peut appeler un combat... nasal!

Réflexion d'une mondaine:

« La boue de Paris a cela de particulier qu'elle fait des taches noires sur les jupons blancs et des taches blanches sur les jupons noirs. »

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Fournitures de bureaux.

Faire-part.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.